

Marie Caroline Bertoldo

La Médecine du Serpent



ASSA
Editions

*A mon mari et mes enfants
A mes thérapeutes et mes maîtres*

PRÉFACE

Ce récit pourrait s'intituler: «Chronique d'une violence ordinaire», maltraitance indirecte et sourde qui ne peut se dire, ni même se concevoir sous cette forme, car elle ne s'appuie pas sur des faits de torture mais se confond sournoisement avec une sollicitude toute maternelle.

L'enfant dont la vie et la sécurité dépendent de l'adulte, telle la mouche dans la toile de l'araignée, nage en pleine confusion. Il ne peut avoir la distance nécessaire à sa survie puisqu'il n'a pas d'autres repères. Sa loyauté est achetée au prix fort, contre l'assurance, toute relative, de ne pas être abandonné. Et pourtant la menace plane et l'adulte, immature, et psychologiquement abusif ne se prive pas de la brandir, à la grande terreur de l'enfant.

La violence ne se reconnaît pas seulement aux bleus du corps, elle cause maints bleus à l'âme, sans avoir besoin de recourir à des sévices physiques. Elle commence à partir du moment où l'enfant est nié en tant que sujet et utilisé par un adulte manipulateur en tant qu'objet de plaisir, de pouvoir, de défoulement, d'amour excessif... En l'occurrence, dans ce récit, Alma, la gouvernante de la famille, étouffe Valérie, narratrice et personnage principal, d'un amour surdimensionné et possessif. Elle se l'approprie, niant sa propre individualité.

Marie Caroline Bertoldo décrit magnifiquement les différents adultes qui entourent Valérie, leurs comportements entre eux, et avec l'enfant, qui se retrouve entraînée, malgré elle, dans les errances des adultes, d'un lieu à l'autre, d'une histoire de couple à l'autre, souvent déplacée avec les meubles. Mais Valérie ne condamne pas, elle constate, posant sur eux son regard d'enfant qui a du mal à suivre. Elle fait preuve dans tout ce parcours chaotique d'une grande résilience.

Plus tard, avec sa compétence d'adulte, elle pourra commencer à mettre des mots sur son ange-gardien-bourreau : « double face », « Janus à deux têtes... » car tout n'est pas négatif dans Tata, mais « diablement » collant.

Ensuite, grâce à une autre rencontre, lui viendra le courage de retrouver en elle l'enfant blessée, de traverser toutes les sensations qui remontent doucement, d'accueillir avec lucidité et bienveillance les ressentis contradictoires anciens et récents que soulève cette relation. Est-il possible de pardonner vraiment, sans reconnaître d'abord toute l'intensité du dommage ?

Puis, dernière étape d'un chemin qui se révèle être largement initiatique, la confrontation, une fois de plus profondément sincère, de Valérie avec son ombre, son propre « Janus à deux têtes » qui la libérera de toute forme d'attachement à son bourreau, et lui permettra d'ouvrir son cœur, sans rien attendre en échange.

Il n'est pas donné à tout enfant victime d'une personnalité perverse ou manipulatrice de faire un tel chemin. Le plus souvent, une distance définitive et salvatrice s'impose. Il n'y a pas de règle. Marie Caroline Bertoldo, à travers ce

récit, ne donne pas de leçon. Son personnage témoigne de la possibilité de faire un chemin à travers une relation douloureuse avec une personne comme Tata et d'autres protagonistes de ce récit, sans forcément couper les ponts. C'est un message d'espoir. C'est aussi une ouverture qu'elle nous offre pour faire l'expérience qu'une guerre, c'est d'abord en nous-mêmes qu'elle se gagne.

Marie-Christiane Beaudoux, psychothérapeute

« Les cérémonies du serpent sont souvent liées à la transmutation des poisons dans une personne, immunisée après avoir subi plusieurs morsures. Cet exemple nous apprend comment transformer en quelque chose de bon n'importe quel obstacle auquel nous devons faire face dans la vie. »

Karenza Thelawen

« *Pharmakon*, tout en signifiant *remède*, cite, ré-cite et donne à lire ce qui *dans le même mot*, signifie, en un autre lieu et à une autre profondeur de la scène, *poison*. »

Jacques Derrida

'La pharmacie de Platon', in *La Dissémination*, Paris, Seuil 1972

LE NON-ENTERREMENT

(Prologue)

23 novembre 2018, Petit-Lancy, banlieue genevoise

Bien entendu, il pleut des cordes. Il est 18 h 30 et il fait nuit. Nous sommes très peu nombreux dans l'église du Christ-Roi, rue de l'Épargne 6. Nous sommes réunis pour célébrer une messe en ton honneur, quelques paroissiennes anonymes, les trois infirmières qui se sont si bien occupées de toi, une amie chère et trois membres de ma famille venus me soutenir dans ce moment si souvent fantasmé, qui clôt notre périple.

Tu es morte le 6 avril dernier et comme aucun de tes héritiers n'a encore été retrouvé, tes cendres reposent aux pompes funèbres et attendent patiemment leur sort.

J'ai placé sur l'autel une belle image de toi et de ton mari : vous posez fièrement dans un bateau-taxi vénitien lors d'un voyage que nous avons fait ensemble en 1973. Vous semblez très heureux et vos visages sont souriants.

Après la lecture de l'Évangile, à un signe du prêtre, je me dirige derrière le pupitre en bois. En quelques mots, j'esquisse les contours lumineux de ta très longue et romanesque existence et je rends hommage à ton dévouement indéfectible. Je ne livrerai pas ton ombre en pâture à la maigre assemblée : seuls les lecteurs du récit qui va suivre en connaîtront l'ampleur et les méfaits.

Puis, le « Gloria » de la *Misa Criolla* retentit. Par sa magie, le frémissement des ailes du condor nous emporte chez toi. La joie explose dans l'église.

A la fin de la messe, une des infirmières, Raphaëlle, très émue, vient lire quelques mots :

« Chère Madame Quiroga, aujourd'hui nous sommes venues vous dire Adieu. Nous vous souhaitons de rejoindre ceux que vous avez aimés. Nous vous souhaitons de reposer en paix, près du Dieu que vous avez tant aimé et prié. Vos sourires, votre douceur et votre humour resteront comme des beaux souvenirs au sein de notre équipe d'infirmières. Vous étiez pour nous toutes une patiente attachante, avec du caractère et avec beaucoup d'amour à partager. Madame Quiroga, nous vous disons adieu. »

En entendant ces mots, je suis perplexe. S'agit-il bien de toi, que j'ai apparemment si bien connue ?

La cérémonie se termine sur « *El Condor pasa* ». Le soir même, avec une amie chamane, nous faisons un rituel pour que le peuple sacré du Condor ramène ton esprit dans ton pays. Ainsi, ton vœu le plus cher, celui que tu n'as pu réaliser de ton vivant, est accompli.

« Un morceau de clarté entouré d'oubli »

J. M. Maulpoix

PREMIÈRE PARTIE

I

Je la déteste. Elle m'attend au coin de la rue, devant la Chocolaterie du Rhône – ombre grise et immobile qui se détache de la foule. Son regard obstiné et anxieux passe inaperçu : une absence, un univers de solitude émanent d'elle et créent un vide que les passants contournent sans s'en apercevoir.

Dès que je la vois, de l'autre côté du trottoir, je me raidis imperceptiblement.

Je l'attends – doit-elle penser – viendra-t-elle ma chérie ? Je l'attends. Je l'ai toujours attendue.

Tata scrute les passants jusqu'au moment où son cœur tressaille ;

La voilà enfin ! Elle, ma vie, ma lumière, mon unique raison d'être.

Mais elle cache bien son jeu et reprend son rôle habituel, celui de victime. Mes lèvres frôlent sa joue, pas trop près, pas trop fort, maintenant une distance de sauvegarde.

J'évite son regard torve, ne lui laissant aucune prise, aucune possibilité de me serrer contre elle comme elle le voudrait tant.

Quelle déception, une fois de plus! se dit-elle certainement, jamais elle ne s'abandonne dans mes bras. Mais au moins, elle est là. Mais au moins, *mi querida* est là, devant moi. Une petite demi-heure avec elle nourrira mon âme pour les semaines à venir.

Selon notre rituel, nous allons boire un café à la très chic chocolaterie du Rhône. La serveuse la prend probablement pour ma mère, elle en a l'âge, mais elle ne lui ressemble en rien. En dépit de sa maigreur et d'une hanche abîmée, elle possède encore une élégance altière. La couleur de sa peau et ses traits, ses yeux bridés sont ceux d'une Amérindienne. A force de médicaments, le blanc de ses yeux tire vers le jaune et ses pupilles sont sans éclat. Ses cheveux lisses sont gris, courts, toujours impeccablement coiffés.

La serveuse s'impatiente :

— Que prenez-vous ?

— Qu'est-ce que tu veux Tata ?

— Je ne sais pas... commande d'abord toi.

Je l'interromps :

— J'aimerais un expresso s'il vous plaît.

— Bien, et vous madame, avez-vous décidé ?

— Je ne sais toujours pas... enfin, donnez-moi un café, répond Tata avec son accent sud-américain prononcé.

Elle s'exprime dans un français maladroit et pourtant, cela fait quarante-six ans qu'elle vit en pays francophone.

Mais avec sa voix plaintive et son aspect chétif, elle se débrouille pour ouvrir toutes les portes et obtenir ce qu'elle veut. Personne ne soupçonne sa force : on commence toujours par avoir pitié d'elle. Puis, on ne désire plus qu'une chose : lui donner ce qu'elle réclame et s'en débarrasser au plus vite.

Notre conversation est toujours la même, à chaque rencontre, une variation sur un thème connu :

— Comment va ton mari ? Et tes enfants ? Pauline danse toujours ? Et Adrien ? Il doit être grand maintenant ? Je ne peux jamais voir tes enfants... le temps passe et je serai dans la tombe avant de les avoir revus, dit-elle en sortant son mouchoir.

Je commence à m'impatienter.

— Ils sont très occupés tu sais, en plus, Pauline est à l'étranger et ne vient que rarement.

— Oui, mais quand même, tu pourrais me les amener de temps en temps. Et toi, tu travailles beaucoup ? Tu ne te fatigues pas trop ? Fais attention à toi, repose-toi ma chérie...

Le café arrive. Ses mains commencent à froisser nerveusement le papier décoré de la croix suisse emballant les morceaux de sucre. Les larmes affleurent sans couler. Elle pousse un grand soupir en secouant doucement la tête. Quant à moi, je connais par cœur le refrain, le même depuis trente ans. Je me cale sur le dos de la chaise, légèrement de biais, pour m'en protéger.

Elle baisse les yeux, fixe ses mains qui triturent le pauvre morceau de papier et se lance :

— C'est terrible d'être si seule, toi, tu ne sais pas ce que c'est quand on est seule; pour l'amour de Dieu, ne m'oublie pas. Je ne sais pas ce que je vais devenir. Et si je tombe malade? Qui s'occupera de moi? Tu verras qu'un jour, je vais m'écrouler dans la rue et alors, qui va me ramasser? Et toi, tu n'en sauras rien.

Tata continue sa litanie, se plaint de ne plus savoir où elle en est, de perdre la tête, elle veut rentrer en Argentine.

— Tu pourras m'aider? Me demande-t-elle pour la énième fois.

Je reste de marbre: combien de fois ai-je essayé de l'aider? Combien de fois a-t-elle fini par refuser mes services à la dernière minute. J'ai beau m'en défendre, mais le poison pénètre en moi, à chaque fois.

Je paie les cafés. Tata cherche à me retenir sur le pas de la porte par une étreinte serrée; je m'extirpe le plus rapidement possible et je m'en vais, à pas pressés, sans me retourner. Elle reste plantée là, en pleurs. Je la sens qui me suit du regard jusqu'à ce que je disparaisse dans la foule.

Tata fut ma gouvernante pendant quatorze ans.

II

2003 : sept ans plus tard.

— Allô Tata ? C'est moi, Valérie

— Qui ? Ah, Valérie, comment ça va, *mi angel* ?

— Bien, et toi ?

— Mal. Toujours mes vertiges, je ne peux pas sortir de chez moi. Je suis tombée plusieurs fois et je me retrouve toujours à l'hôpital ; tout à coup, tout tourne autour de moi et je ne sais plus où je suis. Dis-moi Valérie, tu restes à Genève ? Tu viens me voir quand ? Tu sais que ce qui compte pour moi, c'est que tu sois là et que je sache quand tu t'absentes.

Je précise qu'en plus d'autres services que je lui rends, je me charge, depuis quelques années, de ses factures lorsqu'elle séjourne une fois par an en Argentine, son pays natal. Je fais des queues interminables à la poste car je n'ai pas accès à sa boîte postale : elle ne m'en donne pas la clé. Cela dit, j'accomplis mon devoir avec un mélange d'énervement et de sens des responsabilités : je lui dois bien ça, elle m'a élevée tout de même. Cependant, à chaque fois que j'arrive enfin devant le guichet, surgit le même problème avec l'employée :

— Madame, je ne trouve pas votre procuration, je ne peux rien faire pour vous.

— Mais oui, je vous jure que vous l’avez! Je viens chaque fois que madame Quiroga s’absente de Genève et vous finissez toujours par la trouver. Je dois absolument payer ses factures, sinon, elle va se retrouver à la rue ou sans téléphone. S’il vous plaît, ayez la gentillesse de chercher dans vos classeurs.

— Bon, je vais voir ce que je peux faire. Mais s’il vous plaît, dites à madame Quiroga qu’elle vous donne une clé de sa boîte postale la prochaine fois, ce sera vraiment plus simple.

— J’aimerais bien, mais je n’y arrive pas: elle refuse de me la donner. Vous savez, je la connais bien, je sais à quel point elle est difficile, et ce n’est pas simple pour moi non plus de gérer ses affaires, lui dis-je en souriant, comme pour me faire pardonner.

La dame du guichet finit par se radoucir et m’avoue que lorsque Tata apparaît, tous les employés se raidissent à sa vue. Ainsi, je me dis que vraiment, je ne suis pas la seule à être la victime de cette femme qui semble atteinte d’une sorte de maladie du pouvoir. Il suffit de la voir traiter avec le personnel.

Un jour d’octobre doux et ensoleillé, je me rends à la Chocolaterie du Rhône pour notre rencontre. Je suis d’excellente humeur et prête à affronter Tata avec une distance digne d’un maître Zen. Mais à peine installées, Tata me demande mon aide :

— Occupe-toi de mes paiements *mi querida*, même quand je suis à Genève et pas seulement quand je pars en Argentine. Tu es la seule qui peut m’aider *mi angel*.

Suite à ça, je la prie en souriant de me donner la clé de sa boîte postale et de son appartement afin que je puisse relever son courrier et payer ses factures. Je suis sidérée par sa réponse et son ton péremptoire :

— Il n'en est pas question.

Ma 'zénitude' cède instantanément la place à une violente bourrasque et je lui rétorque, hors de moi :

— Alors, trouve quelqu'un d'autre ! Si tu ne me fais pas confiance, je ne peux pas m'occuper de tes affaires. C'est chaque fois pareil avec toi, tu me demandes de t'aider, et quand je suis disponible, tu refuses ! J'en ai assez, débrouille-toi toute seule.

Achat en ligne, [commande du livre](#)



Editions ASSA
Grand'Rue 180
1454 L'Auberson – Suisse
Téléphone : +41 (0) 24 454 47 07
Télécopie : +41 (0) 24 454 47 77
Courriel : info@editions-assa.ch
Web : www.editions-assa.ch
